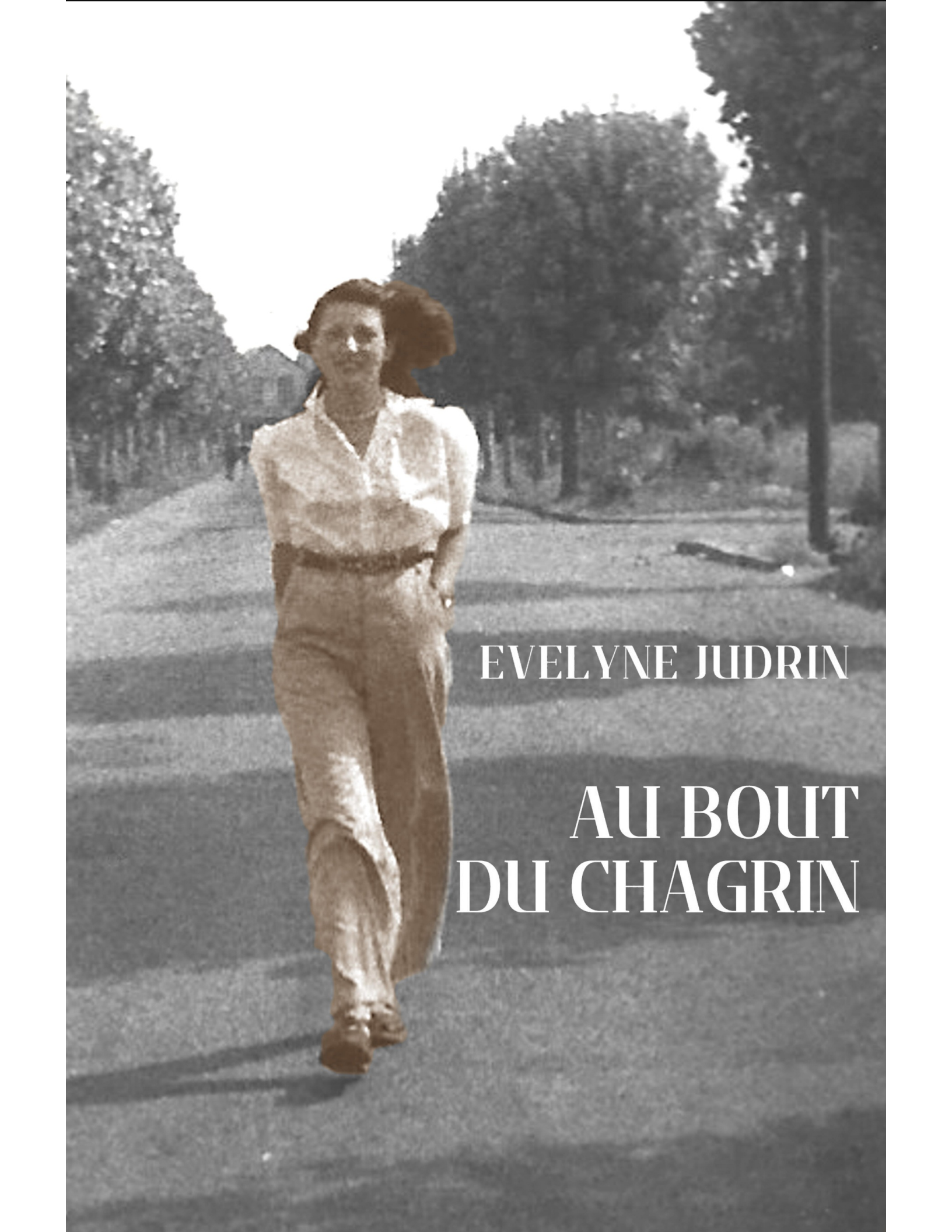




EVELYNE JUDRIN

AU BOUT  
DU CHAGRIN

Evelyne Judrin

*Au bout du chagrin*

© Evelyne Judrin, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0642-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La nuit n'est jamais complète.  
Il y a toujours puisque je le dis,  
Puisque je l'affirme,  
Au bout du chagrin,  
Une fenêtre ouverte,  
Une fenêtre éclairée.  
Il y a toujours un rêve qui veille,  
Désir à combler,  
Faim à satisfaire,  
Un cœur généreux,  
Une main tendue,  
Une main ouverte,  
Des yeux attentifs,  
Une vie : la vie à se partager

Paul Eluard

**Septembre 1956 – décembre 1957**

## 1

Maurice, installé à la terrasse de l'Hôtel de la Mer, fumait une cigarette devant un dernier Ricard, pendant que Mimi dans la chambre, se démenait pour boucler les valises qui lui semblaient deux fois plus chargées qu'à l'aller. Les yeux mi-clos, il détaillait Moussia, la jolie serveuse blonde aux formes généreuses, qui mettait le couvert pour le repas du soir. Leurs regards se croisèrent, elle hésita, lissa son tablier blanc et s'approcha en rougissant.

— Alors monsieur Maurice, c'est demain le départ finalement ?

— Hé oui mon petit. On a prolongé jusqu'au 1<sup>er</sup> pour éviter les encombrements du retour. Mais les meilleures choses ont une fin. Vous ne devez pas avoir grand monde en septembre ?

— Je ne sais pas. Moi aussi j'arrête demain. En fait, je voulais savoir... je n'ose pas.

— Allez-y, osez !

Elle tritura nerveusement son tablier.

— C'est pour un petit service monsieur Maurice. Bon, alors je me lance. Voilà : il y a mon fiancé qui fait son service militaire à Valence. J'aimerais bien lui faire une surprise et je me disais que puisque vous rentrez à Paris, peut-être que vous pourriez me déposer en passant. Si ça ne vous fait pas un trop gros détour. J'ai un peu honte de vous demander ça mais avec le train c'est compliqué, et puis je suis un peu chargée. Si vous pouviez... évidemment, si ça ne dérange pas madame Mimi non plus.

— Mais aucun problème ! Vous avez bien fait de demander ! On vous embarque, mais je vous préviens, on démarre tôt. Sept heures tapantes !

Quand Maurice lui apprit qu'une passagère supplémentaire ferait une partie du trajet avec eux, Mimi s'insurgea

— Je te signale qu'on est déjà chargés comme des bourricots ! Tu comptes caser où ta serveuse et ses affaires ? Sur mes genoux peut-être ?

— De toute façon, ça sert à rien de râler, j'ai dit oui.

— Et me demander avant, ça ne t'est pas venu à l'esprit ? Déjà que Bella, même toute seule sur la banquette, ne supporte pas la voiture, comment tu crois que ça va se passer serrée à l'arrière avec des paquets sur les genoux ? Elle va lui

vomir dessus, à ta Moussia. Mais évidemment, toi...

— Et d'un, c'est pas ma Moussia. Et qu'est-ce que ça veut dire « évidemment » ?

Mimi qui connaissait la tendance de son mari à regarder les femmes ailleurs que dans les yeux, n'osa pas exprimer le fond de sa pensée et battit en retraite.

— Je préfère me taire.

— Et tu fais bien.

— N'empêche ! On court à la catastrophe ! Tu vas voir. À quatre là-dedans, avec les bagages...

— Tu recommences ? Je ne vais rien voir du tout, fin de la discussion.

*1<sup>er</sup> septembre 1956*

*Il n'y a pas un bruit dans l'hôtel. Maurice et Bella dorment. Je me suis planquée dans la salle de bains. Je ne sais pas pourquoi j'ai eu envie d'acheter ce cahier sans le dire à Maurice. Et maintenant me voilà en train d'écrire par terre, assise sur le carrelage. Si seulement je pouvais me souvenir des poèmes que j'inventais la nuit quand on était cachés avec papa et maman. Je n'avais rien pour écrire. Je me disais qu'après la guerre je les écrirais sur un beau cahier et que je les lirais à mes frères. Mais mes frères ne sont pas revenus et j'ai oublié mes poèmes. De toute façon, ça parlait d'espoir. Et aujourd'hui, qui peut encore avoir de l'espoir ?*

*Demain le retour : il va falloir faire le voyage avec cette Moussia qui fait du gringue à tout ce qui porte un pantalon. Si elle croit que je n'ai pas vu son manège ? De toute façon, je n'ai jamais droit à la parole. Mon avis n'a pas de valeur aux yeux de mon mari. Je vais retrouver ma prison. Je déteste ma vie.*

Sur le parking de l'hôtel, à six heures du matin, Maurice livrait une bataille contre l'évidence : il y avait plus de bagages que la 203 ne pouvait en contenir. Dans le coffre s'entassaient déjà les serviettes de plage humides, le seau, la pelle, le râteau et les moules, les sandales aux semelles pleines de sable, les provisions de bouche, gâteaux, bonbons, sandwiches, Thermos de café et gourde remplie d'eau. Maurice ferait les neuf cents kilomètres qui séparaient Cannes de Paris d'une seule traite. Aucune pause déjeuner n'était prévue, on mangerait dans la voiture et Mimi lui donnerait la becquée pendant qu'il conduirait. Il fallut encore caser la dizaine de souvenirs de vacances achetés la veille : poupées de collection, cendriers aux couleurs criardes, coquillages en forme de conque pour entendre la mer, tirebouchon, salière et poivrière, plateau, le tout estampillé

« Côte d'Azur ». Quand Maurice avait protesté devant l'abondance et l'inutilité de cette pacotille, Mimi avait tenu bon. C'était peut-être moche et cher mais il était inconcevable de ne pas revenir avec les habituelles offrandes estivales pour les distribuer à l'entourage. « Ça se fait, c'est tout. » Maurice n'avait pas insisté et à présent il tentait de trouver de la place pour ce fatras inutile. Quand le coffre fut plein, il le referma avec difficulté puis arrima les valises de la famille sur le toit avec des sandows. Il restait les affaires de Moussia. Il dut s'avouer qu'il avait été imprudent en acceptant de rendre service à la jeune femme. On glissa la valise de l'invitée sous les pieds de Bella mais il y avait encore la guitare. Moussia la colla contre sa poitrine et Bella hérita du manche de l'instrument.

Il ne fallut pas plus de quelques kilomètres à la petite fille pour vomir dans le sac en papier que Mimi avait eu la précaution d'emporter. Désormais, dans l'habitable saturé et surchauffé de la Peugeot 203, régnait une entêtante odeur de vomi.

— Baissez les vitres pour aérer, dit Maurice qui avait ouvert son déflecteur afin de laisser s'échapper la fumée âcre de sa gitane sans filtre.

— Je crois que je vais vomir aussi, dit Moussia d'une toute petite voix.

— J'ai plus de sac, et on n'a fait que cinquante kilomètres, annonça Mimi.

— Je suis désolée, murmura Moussia. Je n'aurais pas dû vous embêter.

Mimi enrageait :

— Ce qui est fait est fait, Essayez de vous retenir !

Maurice tenta d'encourager la voisine de Bella dont le visage tirait sur le vert.

— Il y a un Esso dans un kilomètre ! Tenez bon ma petite,

À peine la Peugeot fût-elle garée devant la pompe à essence que Moussia jaillit de la voiture. Le pompiste eut tout juste le temps de s'écarter pour ne pas recevoir un jet de bile sur ses chaussures. Mimi, qui n'était pas méchante, eut pitié de la jeune fille et l'accompagna aux toilettes pour l'aider à se rafraîchir, pendant que Maurice vérifiait l'arrimage des valises sur le toit.

— Ça fera 1,84 franc, grogna le pompiste qui ne réussit à ajouter que quatre litres au réservoir rempli la veille.

Pressées par Maurice, les voyageuses regagnèrent à contrecœur l'habitable saturé d'odeurs louches.

— Allez, on repart. Il faut que je rattrape ma moyenne.

Cette obsession de Maurice pour sa moyenne, avait le don d'exaspérer Mimi.

— Mais qu'est-ce qu'on en a à fiche d'arriver une heure avant ou une heure après ?

Moussia qui n'avait plus dit un mot depuis qu'elle avait aspergé les chaussures

du pompiste, s'invita dans la conversation.

— Monsieur Maurice, est-ce que je peux vous demander quelque chose ?

— Allez-y mon petit.

— Je ne supporte pas la fumée dans une voiture. Alors si vous pouviez...

— Mais il fallait le dire. Tenez, regardez, je range mes Gitanes dans le vide-poche.

— Nous on te demande depuis des années de ne pas fumer dans la voiture. Ta fille vomit, moi je me paye des migraines avec tes saletés de Gitanes et il suffit qu'une paire de...

Prenant conscience que la propriétaire de la poitrine incriminée entendait ce qu'elle disait, Mimi laissa sa phrase en suspens et s'enferma dans un mutisme courroucé. Ils arrivaient enfin à Valence et allaient pouvoir débarquer leur encombrante passagère lorsqu'un camion militaire qui roulait du mauvais côté leur fonça dessus sans pouvoir s'arrêter. Maurice fit crisser les freins, et les pneus se bloquèrent. Mais rien n'y fit. Le choc fut violent et Bella roula cul par-dessus tête sur la banquette avant. Le front de Mimi heurta le pare-brise et Moussia qui était en train de se refaire une beauté pour se rendre présentable, se retrouva avec le visage barré d'un grand trait de Rouge Baiser. Maurice, blanc comme un linge, descendit de voiture, déjà prêt à en découdre, quand Mimi l'agrippa par le bras pour l'arrêter.

— Maurice, tu te calmes s'il te plaît. Tu ne vas pas te battre. Tout va bien. Regarde, Bella n'a rien. Ce n'est que de la tôle.

La tôle était en effet en très mauvais état. Il n'y avait plus rien de l'avant de la rutilante Peugeot 203 noire, aux jantes chromées et volant en bakélite grise, que Maurice avait achetée à crédit à peine un an plus tôt. Le père de Bella sembla se réveiller d'une mauvaise transe et regarda Mimi dont le front avait pris une forme et une couleur inquiétantes. C'est ce moment précis que Moussia Boulgakov choisit pour prendre congé de ses compagnons d'infortune, sa valise en carton bouilli dans une main et sa guitare dans l'autre.

— Si je reste, je vais servir à rien, non ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Les Mochanski n'en pensaient rien. Sans doute même n'avaient-ils pas entendu sa question. Maurice était en train de constater les dégâts avec l'instructeur du camion militaire qui avait laissé son élève rouler du mauvais côté, pendant que Mimi, sous l'œil inquiet de sa fille, palpait son front orné d'un œuf de pigeon en train de devenir un œuf de poule.

— Elle est très grosse ta bosse maman, tu sais. Tu devrais mettre de l'Arnica.

— Tu as raison Bella, mais je crois que je l'ai mise dans la valise qui est sur le

toit.

— Bon bah au revoir, et merci hein, susurra Moussia à qui personne ne prêtait attention. Ne vous inquiétez pas pour moi, mon hôtel est à deux pas.

Elle s'esquiva sans demander son reste pendant que Bella contemplait, gênée, les valises qui gisaient béantes à même le trottoir, offrant à la vue des jeunes recrues descendues du camion les soutiens-gorge à balconnets de sa mère et les slips en coton blanc de son père. Mimi farfouilla dans le tas de linge à la recherche de son tube d'arnica et le trouva enfoui sous les pyjamas et les pantoufles.

Après la sidération du choc, les nerfs de la jeune femme étaient en train de lâcher et les yeux remplis de larmes elle se tourna vers son mari

— Comment on va faire ? Pour la voiture, pour rentrer ?

Maurice, ancien maquisard, habitué aux situations d'urgence, avait déjà recouvré tout son sang-froid et rassura sa femme.

— Je vais me débrouiller. J'ai parlé au sergent. Il a laissé un bleu qui n'a pas son permis prendre le volant et cette histoire pourrait lui coûter le mitard. Il a proposé qu'on s'arrange autrement, sans constat, juste entre nous. Entre militaires, faut bien s'aider, dit Maurice qui avait fait le maquis et fini la guerre comme sergent-chef. Les autres gars dans le camion se la boucleront, reprit-il. Il connaît un garagiste. Il s'arrangera avec lui après. Je vais loger dans un petit hôtel pas cher derrière la caserne. Ça ne devrait pas prendre plus de quelques jours. Bella et toi, vous rentrez en train. Le camion va vous déposer à la gare.

Mimi se souvint du cahier *in extremis*, le glissa discrètement au fond de son sac de plage et jeta quelques effets par-dessus. Puis elle grimpa avec Bella, dans le camion militaire dont l'avant légèrement enfoncé avait nettement mieux résisté que le capot de la 203. Une heure plus tard, elles prenaient place dans un wagon de seconde classe bondé où le front de Mimi, enduit d'une épaisse couche de pommade grasse, ne passa pas inaperçu. Dans la précipitation, elle n'avait pas pensé à demander un peu d'argent à Maurice qui avait lui-même oublié de lui en donner. Après un trajet qui leur parut interminable, elles débarquèrent gare de Lyon épuisées et affamées. Mimi qui n'avait que quelques pièces dans son porte-monnaie, n'avait pu acheter qu'une bouteille d'eau et un paquet de gâteaux secs à la buvette ambulante du train.

Elles descendirent sur le quai, étourdies de fatigue et le ventre vide. En un instant, les vacanciers débonnaires, la tête encore pleine d'images de sable, de mer et de soleil, étaient redevenus des citadins malpolis et exaspérés. Mimi attrapa fermement la main de Bella et elles avancèrent, ballotées, bousculées par